

Il n'y a pas d'avenir pour les goinfres !

JOHN MICHAEL GREER, *La fin de l'abondance. L'économie dans un mode post-pétrole*, Écosociété, 2013, 236 pages

DAVID OWEN, *Vert Paradoxe. Le piège des solutions écoénergétiques*, Écosociété, 2013, 216 pages

DENNIS MEADOWS, DONELLA MEADOWS, JORGEN RANDERS, *Les limites de la croissance*, Écosociété, 2013, 432 pages

Yves-Marie Abraham

Volume 8, Number 1, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70659ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Abraham, Y.-M. (2013). Review of [Il n'y a pas d'avenir pour les goinfres ! / JOHN MICHAEL GREER, *La fin de l'abondance. L'économie dans un mode post-pétrole*, Écosociété, 2013, 236 pages / DAVID OWEN, *Vert Paradoxe. Le piège des solutions écoénergétiques*, Écosociété, 2013, 216 pages / DENNIS MEADOWS, DONELLA MEADOWS, JORGEN RANDERS, *Les limites de la croissance*, Écosociété, 2013, 432 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(1), 34-35.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

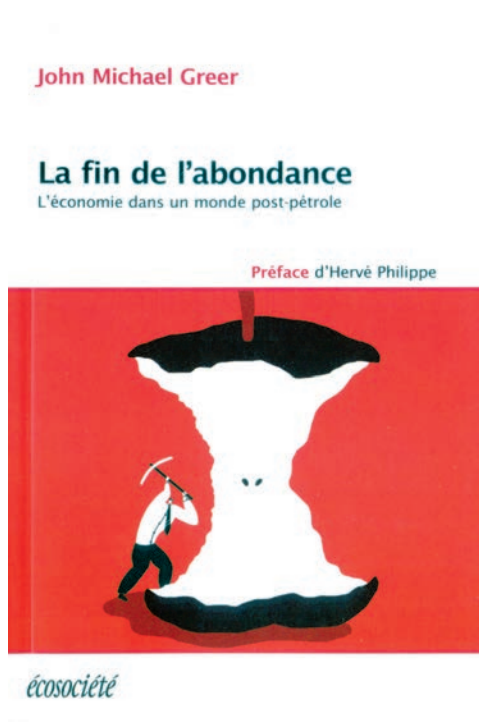
IL N'Y A PAS D'AVENIR POUR LES GOINFRES!

Yves-Marie Abraham
Professeur HEC, Université de Montréal

JOHN MICHAEL GREER
LA FIN DE L'ABONDANCE.
L'ÉCONOMIE DANS UN
MODE POST-PÉTROLE
Écosociété, 2013, 236 pages

DAVID OWEN
VERT PARADOXE. LE
PIÈGE DES SOLUTIONS
ÉCOÉNERGÉTIQUES
Écosociété, 2013, 216 pages

DENNIS MEADOWS, DONELLA
MEADOWS, JORGEN RANDERS
LES LIMITES DE LA
CROISSANCE
Écosociété, 2013, 432 pages



NDLR: L'auteur de cette triple recension est le préfacier d'un des ouvrages recensés.

Enfin libérée des poursuites-bâillons intentées contre elle par deux monstres de l'industrie minière canadienne, la maison d'édition Écosociété peut poursuivre en paix (ou presque!) son remarquable travail, dédié notamment à la publication de critiques radicales du «croissancisme» de notre civilisation. C'est ainsi qu'elle met cette année à disposition des lecteurs francophones trois textes américains importants, qui fournissent des arguments consistants et très complémentaires en faveur d'une «décroissance soutenable» de l'économie des sociétés occidentales.

CHRONIQUES DE LA FIN D'UN MONDE

En janvier a d'abord paru *Les limites de la croissance* de Dennis Meadows, Donella Meadows et Jorgen Rander. Ce gros ouvrage savant, lisible toutefois par le plus grand nombre, propose une actualisation de la recherche menée par ces mêmes auteurs au début des années 1970, à la demande du Club de Rome. Quarante ans plus tard, après avoir raffiné leur modèle d'analyse et pris en compte les principales critiques qui leur

avaient été adressées, ces chercheurs formés au M.I.T. et à Harvard confirment les conclusions de leur premier rapport: le modèle de société occidentale, en passe de s'imposer à l'humanité toute entière, est écologiquement insoutenable. Si nous ne renonçons pas rapidement et collectivement à la quête d'une croissance économique continue, nous allons provoquer l'effondrement de notre civilisation, ni plus ni moins. Ce travail de prospective est si convaincant, parce qu'à la fois rigoureux et prudent, qu'on le déconseillera à celles et ceux dont le premier souci est de vouloir dormir sur leurs deux oreilles... En revanche, quiconque se préoccupe un tant soit peu du sort futur de l'humanité aura intérêt à s'y plonger.

Cet automne, c'est au tour de *Vert paradoxe. Le piège des solutions écoénergétiques* de prendre place sur les tables de nos librairies. L'auteur cette fois n'est pas un scientifique. Journaliste au *New Yorker*, David Owen s'attache à faire voler en éclats l'une des objections les plus fréquentes qui ont été adressées au rapport Meadows et aux travaux du même acabit: le génie humain, guidé par la «main invisible» du marché, trouvera les solutions techniques qui rendront soutenable la croissance économique de nos sociétés. Outre le fait qu'elle relève de plus en plus de la croyance dans les miracles,

cette conviction néglige un phénomène essentiel, pourtant identifié il y a plus d'un siècle par le très sérieux économiste Stanley Jevons, l'«effet rebond». Sous sa forme la plus simple, cet effet peut être défini ainsi: dans une société «croissanciste», tout nouveau moyen d'économiser des ressources va tendre en fait à favoriser la consommation de ces ressources (ou d'autres), parce qu'il en facilite l'usage – des moteurs de voitures qui consomment moins d'essence permettent de faire plus de kilomètres et ne réduisent donc pas forcément notre consommation de carburant, bien au contraire! En quelques deux cents pages, David Owen montre que cet effet pervers s'observe dans tous les domaines, sous diverses formes et réduit pratiquement à néant, sur le plan écologique, la plupart de nos efforts en matière d'éco-efficience.

Mais ce printemps, un autre livre, intitulé *La fin de l'abondance*, a également apporté de l'eau vive au moulin du rapport Meadows, sans cependant recevoir toute l'attention qu'il méritait. Est-ce parce que son auteur, John Michael Greer, est non seulement inconnu de nos médias, mais se trouve être à la tête de l'Ancien Ordre des Druides d'Amérique? Est-ce parce que la charge qu'il mène contre

suite de la page 34

la science économique orthodoxe a paru trop cavalière (ou singulière) à certains? Toujours est-il que ses idées n'ont guère nourri le débat en cours concernant l'avenir énergétique du Québec, ce qui est fort dommage. Mais il n'est pas trop tard pour bien faire!

LES LOIS DE LA PHYSIQUE COMMANDENT À CELLES DU MARCHÉ

La thèse de Greer est la suivante: la raréfaction du pétrole (des combustibles fossiles en général) va mettre un terme à la croissance économique prodigieuse de ces deux derniers siècles et nous imposer un changement drastique de mode de vie. La raison en est simple: cette croissance a reposé pour l'essentiel sur l'énergie fossile qui, rappelons-le, satisfait encore près de 80 % de nos besoins énergétiques à l'échelle planétaire. Or cette forme d'énergie n'a pas de réel substitut. Elle est en effet bien plus concentrée que toutes celles que nous connaissons, ce qui signifie qu'il est beaucoup plus facile de lui faire produire du travail qu'aux autres sources d'énergie. Les rayons solaires qui frappent notre planète quotidiennement représentent certes une quantité d'énergie bien plus importante que celle que nous utilisons annuellement. Mais cette énergie est si diffuse qu'elle est pratiquement inutilisable pour quantité d'opérations devenues anodines dans nos sociétés, telles que faire voler un avion de ligne transportant plusieurs centaines de passagers sur des milliers de kilomètres. La chose n'est pas impossible en principe. Néanmoins, l'énergie nécessaire pour concentrer le rayonnement solaire au point de réussir à faire voler cet avion serait telle, que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. En l'absence de kérosène, autant faire le voyage à bicyclette ou en bateau à voile! Cela ne signifie absolument pas que l'énergie solaire ou l'énergie éolienne sont inutiles. Greer soutient seulement qu'elles sont inadéquates pour faire tourner les moteurs qui sont au fondement de la croissance économique exponentielle que nous connaissons depuis un peu plus de deux siècles maintenant.

La fin des combustibles fossiles implique la fin des technologies qui ont fait la toute-puissance matérielle de l'occident moderne, ce qui n'est pas la fin du monde! L'humanité a encore de l'avenir selon Greer, mais cet avenir passe nécessairement par l'utilisation de technologies très différentes, fonctionnant à base d'énergies diffuses, donc incapables de produire autant de biens et de services que celles que nous utilisons actuellement. Adaptées aux énergies disponibles sur place, répondant aux besoins d'utilisateurs locaux, contrôlables et réparables facilement, ces «technologies intermédiaires» reposeront davantage aussi sur le travail humain, qui présente finalement bien des atouts par rapport à celui de nos machines. Contrairement

Évidemment, dans la perspective adoptée par Greer, le débat actuel sur la bonne manière de transporter le pétrole à travers le Canada apparaît dérisoire, voire franchement irresponsable.

à celles-ci, l'*homo sapiens* réclame peu d'énergie pour travailler. Cette énergie se trouve par ailleurs assez aisément sur la planète et dépend d'une source quasi-inépuisable: le rayonnement solaire. Autres avantages importants par rapport à nos machines, même les plus sophistiquées: l'*homo sapiens* se reproduit lui-même et parvient à l'âge adulte à effectuer un nombre considérable d'opérations complexes. Bref, nous sommes loin d'être démunis! Le tout est d'admettre qu'une vie plus frugale sur le plan matériel, non seulement ne serait pas un drame, mais pourrait même nous permettre de vivre mieux.

Évidemment, dans la perspective adoptée par Greer, le débat actuel sur la bonne manière de transporter le pétrole à travers le Canada apparaît dérisoire, voire franchement irresponsable. Ce qu'il reste de cette énergie exceptionnellement concentrée devrait désormais être utilisé avec la plus grande parcimonie et réservé à des opérations qu'elle seule permet d'effectuer. Cela aurait pour avantage collatéral de réduire significativement les émissions de gaz à effet de serre, facteur avéré du dérèglement climatique. Par ailleurs, il faudrait tout mettre en œuvre pour que les travaux réalisables à l'aide d'énergie diffuse – le chauffage de nos habitations par exemple – le soient effectivement. D'une manière générale, l'énergie disponible devrait être utilisée en priorité pour produire des biens et des services considérés par tous comme essentiels, et non plus pour contribuer d'abord à la croissance économique, c'est-à-dire en fait à la valorisation du capital.

Tels seraient les principes de base d'une politique énergétique responsable. Nous en sommes bien loin. Et malheureusement, on finit par être tenté de penser que seule l'accumulation de catastrophes de plus en plus graves induira le changement de cap suggéré par Greer, Owen et les Meadows. Car, il faut le souligner encore, les idées défendues par

ces auteurs ne datent pas d'hier. Le «paradoxe de Jevons» exploré par Owen a été repéré il y a plus d'un siècle. Les Meadows répètent leur message à travers le monde depuis quarante ans. Quant à Greer, ses thèses sur l'énergie s'appuient sur le deuxième principe de la thermodynamique, établi il y a près de deux siècles, ainsi que sur les travaux de l'économiste Nicholas Georgescu-Roegen publiés au cours des années 1970. Ses propositions concernant les «technologies appropriées» sont directement inspirées du travail d'Ernst Friedrich Schumacher, autre économiste hétérodoxe, auteur du très fameux *Small is beautiful* (1973).

Comment se fait-il que ces vieilles idées, pourtant scientifiquement établies, ne soient pas plus largement partagées? Sans doute parce qu'il est difficile d'admettre que le monde dans lequel nous avons grandi et dont les fondements ont par conséquent fini par nous sembler naturels, ne tient en réalité pas debout. Si en plus, les élites de ce monde mettent tout en œuvre pour nous convaincre du contraire, comment prêter attention aux propos inquiétants recensés ici? L'idéologie du développement durable, élaborée au cours des années 1980 et promue depuis avec enthousiasme par nos dirigeants politiques et économiques, a clairement servi à faire taire ou marginaliser les critiques anti-croissancistes des années 1960 et 1970. Mais les problèmes que pose la goinfrerie de notre civilisation ne sont pas de ceux que l'on peut glisser sous le tapis. Les limites de notre croissancisme deviennent chaque jour plus manifestes, et finiront par s'imposer à tout le monde, y compris bien sûr à ceux qui les nient. Il faut donc lire Greer, Owen et les Meadows. Leurs livres font peur, c'est vrai, mais il s'agit de cette peur «qui invite à agir», comme le proposait Hans Jonas, pas de celle qui paralyse et nous conduit à fuir nos responsabilités. ♦

